

Vivre sa mort

Marion Sanséau

Vivre sa mort

En application de l'art. L.137-2.-I. du code de la propriété intellectuelle, toute reproduction et/ou divulgation de parties de l'oeuvre dépassant le volume prévu par la loi est expressément interdite.

© 2026, Marion Sanséau

Édition : BoD · Books on Demand, 31 avenue Saint-Rémy, 57600 Forbach
Impression : Libri Plureos GmbH, Friedensallee 273, 22763 Hambourg
(Allemagne)

ISBN: 978-2-322-60195-0

Dépôt légal : mars 2026

*À mon papa,
et à mes soeurs :
rendez-vous au tas de sable.*

Avant-propos

De son vivant, mon père, Gibus, voulait écrire l'histoire de sa vie, les histoires de sa vie, et elles étaient nombreuses. Une année, ma soeur Typhaine lui avait dégoté un ordinateur pour Noël, parce qu'il s'était mis en tête qu'il lui en fallait un. Je pensais à l'époque que c'était parce qu'il avait de plus en plus de mal à écrire à la main. Mais, finalement, il était peut-être comme moi. Ou plutôt, je suis comme lui, à me persuader que telle ou telle condition doit être remplie pour mener à bien tel ou tel projet.

Avant sa mort, à l'hôpital, il a nous a raconté tant de ces histoires, et j'ai tout noté. Il faut dire que j'avais déjà commencé quelques années plus tôt. Un soir passé seuls tous les deux à rire, je m'étais délectée d'écouter ses histoires. Puis, j'étais montée me coucher dans cette grande chambre au parquet bien ciré et où rien ne bouge depuis 60 ans. À l'aide d'une feuille et d'un crayon trouvé dans mon sac de cours,

j'avais tout noté, pendant des heures dans la nuit.

À sa mort, j'ai décidé que ce serait mon rôle : écrire son histoire. Comme lui, j'ai imaginé un projet d'ampleur et toutes les conditions qui vont avec. Mon récit serait un roman biographique. Il y aurait une narration, des chapitres et une structure bien pensée. Mon récit devrait être aussi romanesque que sa vie, aussi bien construit que mes études de lettres me l'avaient enseignée, aussi riche que toutes les relations humaines qu'il avait eues, aussi touchant que les derniers jours de sa vie, aussi sensible que lui, aussi pertinent qu'il était intelligent, aussi drôle qu'il l'était. Aussi, aussi, aussi.

Depuis sa mort, je vois ce récit comme la fin de mon deuil. Mais, la fin d'un deuil existe-t-elle vraiment ? On peut accepter la mort, le manque et l'absence. Mais si le deuil est terminé, que faire de ce qui nous lie à cette personne ? Comment justifier la tristesse qui ne disparaîtra jamais totalement ? Je doute d'avoir les

réponses, en revanche, je sais qu'associer mon deuil et ce récit ne m'amènera jamais à son aboutissement.

Voilà trois ans qu'il est mort. Il est 4 h 39, et comme lui de nombreuses fois auparavant, je me retrouve à écrire au milieu de la nuit. Et, je me dis que je ne suis ni biographe, ni romancière. Je me dis que continuer d'écrire ce récit en comblant les morceaux manquants, en voulant le faire parler lui, à essayer d'imaginer ses pensées à lui et celles des autres n'a finalement aucune importance. Ce qui importe, c'est que je raconte son histoire. Et, si j'écris, son histoire existe à travers la mienne. Ce qui importe, c'est ce que moi, artiste, fille d'artiste, Marion, fille de Gibus, ait à raconter de nous, de lui. Ce qui importe, c'est que j'écrive.

**Demandez-moi ce que je préfère
chez moi : mes taches de
rousseur.**

Il existe sur mon corps des constellations entières. Tout comme les étoiles brillent plus fort dans le noir, les miennes brillent plus fort au soleil. Elles parcourent mes bras, mes épaules et le bout de mon nez. Et, lorsque que l'été arrive, elles se multiplient et viennent courir sur mes joues, mes mains et mes jambes.

Je les aime depuis toujours parce qu'elles me viennent de lui. Toutes ces étoiles ne sont qu'une copie de celles qui parsemaient ses bras et ses épaules, plus nombreuses encore.

Au soleil, sa peau brulait.

Nous passions des heures à la plage chaque été : à rire, jouer et nager, à creuser des tunnels et construire des châteaux, à faire les gourmands, écouter les vagues et contempler le ciel, à sauter dans les vagues et s'aventurer dans les rochers.

À notre retour, la Biafine se faisait si fraîche sur nos peaux brûlées. Sur ses épaules, une teinte rose vif presque rouge venait relier ces milliers de petites étoiles.

Et, dans sa nuque, quelques plis.

Quoique les plis de sa nuque soient arrivés bien plus tard.

J'ai passé des années à lui couper les cheveux. Tous les deux, trois mois, lorsque j'allais le voir, il en profitait pour me demander si je pouvais lui couper les tifs. Je lui rendais service et ça l'arrangeait bien : une économie de plis. La vérité, c'est que j'adorais ce moment.

Rituellement, j'allais chercher dans le débarras la tondeuse rangée dans une boîte rose et noire en carton, initialement prévue pour toute autre chose. Mais, je n'arrive pas à me souvenir de quoi.

Chaque fois, il m'indiquait où elle était, et où était rangé le chargeur qui ne passait pas dans la boîte, comme si ce n'était pas moi qui les avais

rangés là la dernière fois. Puis j'allais chercher une serviette dans la salle de bain. Pendant que je branchais la tondeuse, il tirait la chaise en bout de table et la mettait au milieu de la pièce, tournée vers la fenêtre, ou la télé, ou les deux. Je déposais la serviette sur ses frêles épaules et il m'indiquait le nombre de millimètres désirés cette fois-là. Je pouvais alors commencer à tailler ses cheveux si fins et si plats.

Naïvement, lorsque j'étais enfant, sa crinière me fascinait à cause d'une photo en particulier. Une photo d'identité. Le buste de trois-quart, la tête faisant face à l'objectif, le regard vif et doux, et une chemise bleu nuit à pois blancs, très probablement en satin. Alors comme ça, s'il laisse pousser ses cheveux, ils ondulent ? Peut-être que moi, ça m'arrivera. C'était sans compter les années 70 et la permanente.

La vérité, c'est que ses cheveux étaient les plus plats qui soient, et à la soixantaine, le châtain avait laissé place aux nuances de blancs et de gris. Passer la tondeuse sur son crâne revenait à peigner de l'herbe : un peu hasardeux et drôle à

la fois. Chaque brin n'en faisait qu'à sa tête. Leur légèreté et leur souplesse leur conféraient une volonté propre. Ainsi, il fallait presque leur courir après du bout des doigts pour les mettre dans le bon sens, mais en fin de compte, on y arrivait toujours. Il ne fallait pas oublier le petit coup sur les oreilles et sur les sourcils pour décimer ses jeunes pousses devenues arbres avec l'âge — notre petit secret à nous.

Parfois, il discutait et riait. Parfois, il râlait. Parfois, il se taisait et contemplait le bout de ciel qu'on apercevait par la fenêtre. Ou bien était-il juste perdu dans ses pensées ? Chaque fois, je me délectais de cet instant à deux, des plis dans sa nuque, de ses taches de rousseur, de ses oreilles qui grandissaient à vue d'œil, et à la fin, de sa main qu'il me tendait par-dessus son épaule pour câliner la mienne entre son épaule et sa tête. À chaque fois.

Demandez-moi ce que je préfère chez moi : ma sensibilité.

Pourtant, je l'ai longtemps détestée. C'est le problème d'avoir des parents eux-mêmes sensibles qui n'ont jamais su comment gérer la leur. J'aime à penser que c'est néanmoins ce qu'il les a rapprochés, que c'est pour ça qu'ils s'aimaient et qu'en me concevant, moi, leur premier enfant, ils en avaient fait un concentré. Comme s'il était utile et nécessaire de chercher un sens à sa naissance. Comme si tout avait un sens.

Lorsque je me penche sur ma sensibilité dans l'enfance, deux images me viennent en tête : la souffrance des remarques, des moqueries et des incompréhensions, celles des parents, des sœurs et des amis. Et, il y a cette image de moi dans la cour, derrière la maison, chez Papa.

La maison qui trônait sur le bord de la route à la sortie du village était grande et modeste. Elle n'avait de bourgeoise que le nom. De l'extérieur, une bâtisse aux fenêtres hautes et étroites laissait entrevoir une hauteur sous plafond plus grande que la normale. Devant, le perron, constitué de quelques marches en granite, était surplombé

d'une grande porte en bois quadrillé de carreaux en verre jaune. Ce perron était le meilleur endroit pour prendre le café, un jus d'orange, le soleil et traîner pieds nus sur la pierre chaude. Face à lui, une grande pelouse carrée, sans un arbre, seulement un fil à linge accroché à deux poteaux de ciment. Sur le côté gauche, longeant le poulailler voisin, une allée en bitume menait au garage dont la large double porte en bois était semblable à celle d'une grange.

Et, tout autour de la maison, un cercle de bitume. Noir, il se glissait entre la pelouse et le perron, virait à gauche entre le mur extérieur de l'enceinte et l'entrée de la cave. Il cheminait entre le coin de la maison et le laurier pour finir de la cerner par-derrrière, en revenant entre le garage et le poulailler.

Derrière la maison : une véranda comme une entrée de service. Un petit cube de verre entre les fenêtres de la salle de bain et de la cuisine. Autour, le bitume, les murs de la grange voisine et du garage.

Cette cour était mon terrain de jeu, comme une pièce à ciel ouvert. Par la fenêtre de la cuisine, je branchais mon poste de radio pour écouter du rap à fond, effrayant les poules et agaçant mon père. Tandis que je passais des heures à frapper dans mon ballon de foot sans but, si ce n'est de le faire rebondir toujours plus fort entre les murs et de jongler toujours plus longtemps. Combien de jours ont été passés là à expier mes émotions sur le ballon entre la pierre, les briques et le bitume ?

Pour parler de ma sensibilité, c'est à cet endroit que je pense.

J'ai peu vu mon père travailler dans ma vie. Pour plusieurs raisons.

D'abord, parce que étant enfant, son travail, c'était la musique. Travailler n'était pas synonyme des traditionnels horaires de bureau ou de service. Il s'absentait quelques jours puis revenait et était alors avec nous pleinement. Enfin, pleinement est certainement une

idéalisation, un fantasme de l'enfance, sinon le divorce n'aurait pas eu lieu.

Après le divorce, nous étions avec lui un week-end sur deux et la moitié de chaque vacance. Dans ces moments-là, la majorité du temps, il ne travaillait pas. Il s'arrangeait pour, mais le chômage aidait beaucoup. Mais, qu'il ait été au travail ou non ne changeait pas grand-chose dans nos aventures quotidiennes chez lui.

Lorsque nous n'étions pas fourrées à explorer les champs, construire des cabanes dans la forêt ou à foncer à vélo dans la campagne alentour à toute berzingue, même à distance, il était présent. Que j'aie été dans ma chambre en train de dévorer une encyclopédie, dans la cour à taper du ballon, dans le garage à bricoler ou à essayer de jouer de la batterie, il venait toujours me voir brièvement, non pas pour surveiller ni poser des questions, mais pour se joindre à moi.

C'est là que se joue cette image de ma sensibilité. Peu importe vers quoi elle me portait — observer les fleurs pousser dans les parterres

d'un côté ou de l'autre du perron, escalader le mur de l'enceinte pour mieux sentir sous mes doigts sa rugosité ou découper le polystyrène qu'il nous ramenait de l'usine —, j'étais libre de l'explorer avec mon papa en soutien de près ou de loin.

Mon père, lui, n'a pas eu cette chance. Non. Ce n'est pas aussi simple que ça.

En tant qu'homme, né dans les années 50 et dans un milieu ouvrier de surcroît, évidemment qu'il n'a pas eu d'éducation émotionnelle. Moi-même, femme née dans les années 80, n'en ai pas eu, alors lui encore moins.

Quatrième d'une fratrie de six, il fallait filer droit, aller à l'école et ne pas faire de vagues. Il a fait tout l'inverse. Il était gaucher, n'écoutait rien, a arrêté l'école à 16 ans après avoir sauté une classe puis redoublé deux fois et est devenu musicien.

À ses funérailles, selon les nombreuses personnes tout droit sorties de ses vies passées,

principalement des musiciens, un mot est ressorti pour le décrire : libre.

Gibus était un homme libre !

Tout le monde le savait. Sauf moi.

Mon père, à mes yeux et depuis longtemps, incarnait la figure d'un homme prisonnier. Captif de sa souffrance, il n'avait plus rien de libre.

Si ce récit est une quête, je crois qu'elle n'est pas celle que je pensais. Je voulais raconter sa vie, perpétuer son rêve et je me suis trompé de chemin.

Et, si, finalement, tout cela était un moyen de faire sens de l'homme que je connaissais versus l'homme que les autres ont connu ? L'homme tourmenté versus l'homme libre ? Toutes ces versions existent dans mon esprit, pourtant il y a Philippe d'un côté, Gibus de l'autre et mon papa quelque part au milieu. Rares sont les souvenirs dans lesquels les trois se rejoignent, toutefois l'un n'existe pas sans l'autre.

Philippe

C'était son prénom. Seule sa mère l'a appelé ainsi toute sa vie. Il n'a tellement pas de sens pour moi qu'en l'écrivant là, j'ai eu l'impression d'inventer un mot. Je ne l'ai pas reconnu.

Il faut dire qu'il n'était pas reconnaissable tous les jours, Philippe.

Automne 2007. Il a quitté la musique depuis plusieurs années. Ni batteur, ni ingé-son, il enchaîne les périodes de chômage et les petits boulots à l'usine. Il vient d'entrer dans la cinquantaine et se dit que s'il doit rebondir c'est maintenant. Il ne peut pas continuer ainsi jusqu'à la retraite.

Alors, il décide de revenir à ce qu'il avait pourtant refusé de faire à l'adolescence : reprendre le flambeau familial.

Son père, mon grand-père, Roger, était électricien, et à la tête de sa petite entreprise.

Une place était possible pour le jeune Philippe, mais il préférera tracer son propre chemin en poursuivant la musique. Malgré tout, pas d'argent sans travail, et avant de tracer sa propre route, il avait touché à l'électricité, et fait un CAP Plomberie et chauffage après avoir quitté le lycée.

À 51 ans, il décide de repartir, courageusement, sur les bancs de l'école pour actualiser sa certification de chauffagiste.

Il faut l'imaginer sur les bancs de l'AFPA de Quimper au milieu de personnes 20 ou 30 ans plus jeune que lui, se replongeant dans les mathématiques après avoir quitté l'école à 16 ans.

C'est un nouveau départ en tous points : il a quitté sa compagne précédente, Michelle, pour Nadine. Mais, ne pouvant pas encore vivre ensemble et plutôt que de vivre seul (et parce qu'il n'a pas un sou), il loge à l'AFPA, dans une petite chambre d'internat.

Incapable de se séparer de ses filles, il magouille pour recevoir mes deux petites sœurs dans une chambre vide le week-end. C'est un chapitre que j'ai vécu de loin puisque j'avais commencé à l'époque, à 18 ans, à tracer mon propre chemin en partant à l'étranger.

Intelligent et avec une mémoire d'éléphant, il se replonge dans les exigences du métier avec brio. La première difficulté, c'est de s'adapter aux nouvelles normes et à la technologie qui a évoluée : réapprendre. La seconde difficulté, et la plus vicieuse, ce sont les autres. Cette formation est pleine de petits cons sans expérience de la vie et sans jugeote, mais il fait preuve de patience. Il montre, aide et explique. Ils s'entraident.

Il se noue d'amitié avec Patrick, un marseillais aux airs de Soupalognon Y Crouton – personnage d'*Astérix en Hispanie*, dont le nom le faisait mourir de rire et constituait sa réponse préférée à la question « Qu'est-ce qu'on mange ce soir ? ».

Après la formation, il retrouve du travail facilement. Finalement, il est expérimenté et fraîchement diplômé. Il fait toutes les boîtes du coin.

Entre-temps, il emménage avec Nadine, le bonheur.

Quelque temps après sa formation, on le contacte pour devenir à son tour formateur à l'AFPA. On lui donne quelques jours pour réfléchir. C'est une opportunité en or : la promesse d'un travail stable, où il n'aurait pas à s'esquinter le dos déjà mal en point. Il refuse. Pas assez confiance en lui ou pas envie, qui sait ? Contrairement à l'avis général, la raison officielle, c'est qu'il n'est pas pédagogue.

Il fait toutes les boîtes du coin, mais de moins en moins souvent. Il tient de moins en moins longtemps, a mal au dos et tout le monde le fait chier. Le patron est un con. Untel écoute de la musique de merde. Pourquoi est-ce qu'ils n'écoutent pas France Inter ou France Culture comme toute personne digne de ce nom ?

Musique de merde. Petits cons. Savent même pas quels sont les bons outils. Ingrats. Savent pas faire leur boulot d'façon. Faut tout leur apprendre.

C'est la dégringolade. Lente, cela prendra quelques années, mais il dégringole.

D'abord, il se renferme. Quand il ne travaille pas, il fait comme d'habitude : au réveil, café au lait à table dans la cuisine; vers 11 h 30, une bière dans le fauteuil devant la télé; à l'apéro, un plusieurs verres de rouge au comptoir de la cuisine jusqu'au repas, c'est-à-dire vers 15 h ; un petit café après manger vers 15 h 30, toujours au comptoir; dans l'après-midi, dans le fauteuil, quelques bières de plus ; puis vin blanc jusqu'au dîner au comptoir. Et, au milieu de ses boissons qui rythment la journée, il y a la télé, mais pas n'importe quoi. Arte l'après-midi et le soir, ou France 5. France 3 midi et soir pour le journal. Et, peut-être, une autre chaîne si le film est bon.

De moins en moins de travail, de plus en plus d'alcool.

Mais, il est trop simple de tout résumer ainsi.

En emménageant avec Nadine, il a emménagé chez elle, à la place du mari défunt. Une place chère payée que le dernier de ses enfants à elle et le seul à encore vivre à la maison, Meven, ne lui permet pas d'oublier.

Mère et fils sont si différents. Elle est frêle, petite et douce, des cheveux aussi longs que sombres et une voix à la hauteur de sa gentillesse et de sa générosité. C'est un adolescent endeuillé et taciturne, fasciné par la violence.

En ouvrant son cœur et sa porte à Philippe, elle a fait entrer un intrus dans la vie de Meven. Le cercle vicieux alimentant la dégringolade.

Ils ont tous les deux des choses à se reprocher. Deux hommes meurtris, incapables de se parler.

Au mieux, Meven est froid et poli, au pire agressif et dans le rejet complet. Le problème, c'est qu'en face mon père n'a pas les armes et

une sensibilité exacerbée. Lui aussi s'énervé, il sait être dur et violent aussi parfois.

Mais, la majorité du temps, il essaye de ne pas prendre une place qui ne lui appartient pas.

Meven,

J'aurais aimé que tu sois avec nous dimanche. Je te l'ai proposé. Je ne suis pas fautif sur le fait que tu te sois fait agresser samedi. Je ne suis pas ton père, mais ne me traite jamais plus de « clochard » ou d'artiste raté. En tous les cas, je peux te dire que je suis fier de ce que tu as fait depuis deux ans. Voilà. Je te respecte à défaut de pouvoir te donner mon amitié aujourd'hui. Philippe

2012

La contrepartie, c'est qu'en cherchant à se faire discret et en étant beaucoup au chômage, il occupe malgré lui beaucoup de place. Du salon

à la cuisine, il erre, passant de l'un à l'autre jour après jour.

« Il est hors de question que je me laisse vieillir et dépérir, je serai mort avant. » Il l'a toujours dit.

*Mourir n'est rien. Vieillir est
sans doute pire. Vis-toi.*

L'ironie, c'est que c'est ce qu'il fait déjà. Il erre dans la maison, la télé toujours allumée, avec les sous-titres, car à moitié sourd, sans hobbies, sans amis, à attendre tendrement que ses enfants lui rendent visite. L'idée de mort grandit dans son esprit, mais le courage de mourir, ça non, il ne l'a pas.

Rongé par la solitude, l'éternel sentiment de ne pas être à sa place, et l'alcool, il ne dort presque plus, et couche ses tourments sur le papier :